



# Nan Goldin « L'appareil photo m'a donné une voix, une façon de m'intégrer »

## ENTRETIEN

C'est dans une chambre d'hôtel en Camargue que *Le Monde* a rencontré, durant l'été, la photographe américaine mondialement connue, avant qu'elle ne reçoive le prix Women in Motion 2025 de Kering et des Rencontres d'Arles. Toute vêtue de noir, fumant cigarette sur cigarette, Nan Goldin, 72 ans, nous a raconté de sa voix rauque sa vie chaotique et les combats qui l'animent aujourd'hui.

### Je ne serais pas arrivée là si...

... S'il n'y avait pas eu ma sœur. Elle m'a ouvert les yeux sur le monde. C'est elle qui m'a appris la révolte. Je ne serais pas là non plus si je n'avais pas eu une volonté d'acier. J'ai dû surmonter tellement de choses.

### L'amitié est arrivée tôt dans votre vie...

Oui. Je suis partie de chez moi quand j'avais 15 ans et mes amis m'ont donné une personnalité. Ils m'ont définie. C'est mon meilleur ami, [le photographe américain] David Armstrong [1954-2014], qui m'a prénommée Nan. Ils sont ma famille, même si beaucoup d'entre eux sont morts. J'ai un frère qui vit en Suède et son fils, mon neveu, est aujourd'hui l'une des personnes les plus importantes dans ma vie. A travers lui, je me suis reconnectée à ma famille de sang.

### Dans quel environnement avez-vous grandi ?

Mes grands-parents venaient de Pologne et de Roumanie, mais je ne les ai jamais connus. Mes parents sont nés aux Etats-Unis, ils étaient libéraux et appartenaient à la classe moyenne éduquée. Comme la plupart des familles américaines, ils étaient trop soucieux du qu'en-dira-t-on, de ce que pensent les voisins. C'est la maladie la plus répandue des banlieues américaines. Mes parents étaient juifs pratiquants. J'ai eu une éducation religieuse, mais j'ai arrêté d'aller à la synagogue quand j'avais 11 ans. J'ai préféré prendre des cours de poterie. Mon père était professeur. Il avait travaillé pour le gouvernement, puis il a enseigné l'économie. Ma mère était bibliothécaire. Nous vivions dans la banlieue de Boston [Massachusetts].

### Etaient-ils aimants ?

Oui, ils l'étaient. J'étais la petite dernière, donc j'ai probablement reçu davantage d'affection. J'avais une sœur ainée et deux frères. Quand ma sœur s'est suicidée, j'avais 11 ans et elle 18... Elle était comme une mère pour moi. Les médecins, mes parents disaient qu'elle avait des problèmes mentaux. Moi, je pense

qu'elle était trop intelligente et brillante pour le monde. Elle était juste trop intense.

Dans les années 1950 et 1960, les Etats-Unis étaient très conservateurs et avaient du mal à accepter les gens différents. Ma sœur était rebelle et elle n'avait pas d'amis pour la soutenir. Si elle avait connu d'autres personnes comme elle, elle aurait eu une vie plus proche de ce qu'est devenue la mienne. Elle m'a montré le coucher du soleil. Je lui ai dédié de nombreux livres et diaporamas.

### Avez-vous le souvenir d'une enfance heureuse ?

On m'a toujours dit que j'étais une enfant heureuse qui souriait tout le temps, mais je ne pense pas que cela soit vrai. Il y a eu un avant et un après le suicide de ma sœur, il y a eu beaucoup d'avant et d'après dans ma vie. Mais je laisse pas les tragédies et les traumatismes me définir.

### Vos parents avaient-ils des exigences pour vous et vos frères et sœurs ?

Ils voulaient que nous allions tous à l'université Harvard, à part moi, qui étais la petite dernière. Harvard a été le premier mot que j'ai appris. Mon père y avait été reçu à la fin des années 1930, à l'époque où il y avait un quota pour les étudiants juifs. Il en était fier, car ses parents étaient très pauvres. Etre allé à Harvard le définissait. Mon père a mis beaucoup de pression sur ses fils. Mon frère ainé a fait Harvard avant de devenir danseur contemporain puis thérapeute. Il vit en Suède et n'est jamais revenu. L'autre est thérapeute à Boston. Mon père nous a élevés dans l'exigence de nous surpasser. Je ressens tout le temps une pression intérieure pour accomplir mes propres objectifs, ça me motive et me rend folle.

### Vous êtes partie de chez vos parents très jeune, à l'âge de 15 ans. Que s'est-il passé ?

Il fallait que je parte. Mes parents étaient très désespérés, ils ne savaient pas quoi faire de moi. J'ai fumé des pétards très tôt, et je me faisais très souvent exclure de l'école. Je me suis retrouvée dans une famille d'accueil. A l'époque, j'avais un copain noir et la famille qui me logeait était très raciste, elle a fini par me virer. C'est à ce moment-là que j'ai atterri dans une communauté hippie. J'ai enfin trouvé l'école alternative qui m'a sauvée. Elle était située dans une vieille étable, il n'y avait pas de salles de classe. L'école avait reçu une bourse de la part de Polaroid pour nous distribuer des appareils photo à titre expérimental.

J'étais très timide, je parlais peu et l'appareil photo m'a donné une voix, une façon de



m'intégrer. C'est là que j'ai rencontré David Armstrong. Nous avions 15 ans et il était magnifique, androgynie et drôle. Nous sommes immédiatement devenus meilleurs amis et cette amitié a continué jusqu'à sa mort. La vie était amusante quand j'étais avec lui. J'ai été la première personne à prononcer le mot « gay » devant lui. Dans les banlieues américaines des années 1960, personne ne parlait de ça. Beaucoup de garçons essayaient d'être hétérosexuels alors qu'ils étaient gays, cela provoquait des souffrances. Je lui ai fait le cadeau de l'aider à faire son coming out.

**Comprenez-vous tout de suite que la découverte de l'appareil photo va changer votre vie ?**

Je ne pensais pas au futur à cette époque. Ça m'a aidée, en revanche, à surmonter des peurs. L'appareil photo donne du courage et permet de faire des choses impossibles dans la vie. J'ai ainsi dépassé ma peur de voler en photographiant à travers la fenêtre.

**L'addiction est au cœur de votre travail, comment la drogue est-elle entrée dans votre vie ?**

Elle est au cœur d'une partie de mon travail, mais pas de tout ; c'est une grande partie de mon histoire. La drogue est entrée tôt dans ma vie. J'ai fumé des joints très jeune, puis je suis restée sobre entre 15 ans et 18 ans. Regarder les autres planer me suffisait, je pouvais planer avec eux. J'ai commencé l'héroïne à 18 ans, mais je n'en ai pris que pendant un an et puis j'ai découvert le Quaalude. C'est la meilleure drogue que j'ai connue. Sous Quaalude, les gens sont très aimants, c'est une drogue qui procure beaucoup de plaisir. Malheureusement, ça n'existe plus, c'est dommage.

Les drogues m'ont aidée à me détendre, c'est très pratique pour lutter contre la timidité. Les drogues sont un lubrifiant social, c'est pour cela que beaucoup de gens en prennent. Je n'ai jamais pris de crack ou de méthamphétamine. Je n'ai jamais été accro jusque dans les années 1980 : c'est la cocaïne qui m'a eue. C'est la pire drogue pour le comportement humain. J'ai tout arrêté il y a huit ans. Les événements sociaux ne m'amusent plus depuis. Rien ne m'ennuie plus qu'un cocktail. Une mondanité sans un verre de vin, c'est terrible !

**La photographie et votre art en général entendent documenter votre vie quotidienne, vos amis...**

Je ne pouvais prendre en photo que des gens que j'aime, avec lesquels je vis. Mais j'ai arrêté de photographier les gens il y a plusieurs années. Cela signifie que je n'en ai plus besoin, car mon travail est toujours guidé par la nécessité de faire les choses. Maintenant, je ne photographie que les animaux et le ciel. Et je réalise des films à partir de mes archives. J'ai le besoin de me souvenir. Depuis la mort de ma sœur, je sais que la vie est fragile. Mais je ne savais pas que mes amis allaient mourir si tôt. Jusqu'à l'âge de 60 ans, on se sent immortels.

**Vous avez toujours été proche de la communauté LGBT, décimée par le sida...**

Je ne me sens pas proche de la communauté LGBT, j'en fais partie, je me définis comme queer. J'ai perdu mes amis les plus proches à cause du sida dans les années 1980 et 1990. Jusqu'à ce que [le mouvement] Act Up l'exige, il n'y avait pas de recherche sur le sida, rien n'était fait pour guérir les malades, ils étaient stigmatisés, on les laissait mourir.

Le sida n'appartient pas au passé. Il y a encore des millions de gens qui en sont atteints dans le monde, que ce soit dans l'Amérique rurale, en Asie ou en Afrique. Le nombre de malades risque encore de grimper avec la réduction des crédits pour la recherche aux Etats-Unis et avec le retrait du gouvernement des initiatives mondiales en matière de santé.

**Votre œuvre est très politique. Vous avez toujours voulu montrer des gens, des choses que beaucoup ne veulent pas voir, la sexualité, la différence, les marges, la maladie, la dépendance, la mort...**

J'ai fait mes premières photos en 1972, à 17 ans. J'ai photographié les reines que je connaissais. Les transsexuels étaient alors appelés les « reines ». C'était mon premier travail d'envergure. Je n'ai pas fait ça dans le but de rendre visible un groupe marginalisé. On ne se vivait pas comme un groupe en marge. On ne se définissait pas par rapport à la société hétéro. J'ai photographié mes amis parce que je les trouvais magnifiques, pionniers. Mais comme il n'y avait pas d'autres représentations d'elles et d'eux, c'est devenu politique. Dans les années 1980, mon œuvre a commencé à être analysée comme politique, car elle parlait de genre, de la violence contre les femmes.

Ces dernières années, notamment avec mon travail pour dénoncer la crise des overdoses liée à l'industrie pharmaceutique, mon œuvre est devenue beaucoup plus politique. Nous sommes des centaines de milliers à avoir été victimes de ce médicament [l'OxyContin] vendu par un laboratoire qui en connaissait les risques secondaires. En organisant des actions dans les musées pour qu'ils enlèvent le nom de la famille Sackler des murs des salles qu'elle avait financées, nous voulions dénoncer ces milliardaires qui s'enrichissent sur la souffrance des autres. Nous avons eu quelques victoires, mais malheureusement ces laboratoires sont toujours aussi puissants et rentables.

**Vous condamnez fermement la politique de Donald Trump. Avez-vous songé à quitter les Etats-Unis ?**

Cette élection est la pire chose qui aurait pu arriver à ce monde, même si Joe Biden n'était pas un bon candidat. C'est comme si nous étions revenus aux années 1950. Je ne pensais pas qu'il irait aussi loin, qu'il prendrait des décisions aussi dangereuses dans les deux premiers mois. Il est allé beaucoup plus vite qu'on aurait pu le penser, il a paralysé





tout le monde. J'ai une vie à New York, mon studio où je travaille, des amis, c'est difficile pour moi de partir ; mais j'y pense. Espérons qu'il n'arrive pas la même chose en Europe.

**Vous êtes très mobilisée en faveur des Palestiniens, vous avez même mené plusieurs actions avec l'association Jewish Voice for Peace...**

C'est un sentiment incroyable de pouvoir travailler avec d'autres juifs et de soutenir la Palestine. Le monde regarde ce qui s'y passe en direct et nous ne pouvons rien. Nous sommes témoins d'un génocide et le monde ne fait rien. Les gens meurent de faim, là-bas. Des millions de gens manifestent dans le monde et nous ne sommes pas capables de faire pression sur les gouvernements pour mettre en place des sanctions et arrêter la vente d'armes. Les gouvernements sont tous complices.

Dans certains pays, les manifestations pro-palestiniennes sont durement réprimées, mais les gens continuent à occuper le terrain. Aux Etats-Unis et en Allemagne, certains ont peur de perdre leur emploi s'ils parlent trop bruyamment. Je comprends ceux qui craignent pour leur sécurité, mais nous devons continuer à nous battre.

Depuis le 7 octobre 2023, je porte une angoisse profonde, mais je ne peux pas la laisser me paralyser. Je dois agir. Tout le monde devrait agir. Les gens sont en train de s'y habituer, c'est devenu normal. En 2023, une lettre signée par 8 000 artistes a été publiée dans *Artforum* [la revue d'art américaine] en soutien aux vies palestiniennes. On nous a diabolisés. Si ces 8 000 artistes avaient continué à faire entendre leur voix, il y aurait peut-être pu y avoir un peu de mouvement au moins dans le monde de l'art. Mais presque personne n'a continué à en parler depuis.

**Il a été reproché à ce texte de ne pas parler des victimes des attentats terroristes du 7 octobre 2023. Regrettez-vous que cela n'ait pas été mentionné ?**

Je n'ai pas écrit cette lettre. Nous sommes quelques-uns à avoir interpellé les rédacteurs du texte et un ajout y a été fait qui disait « partager la répulsion face à l'horreur du massacre de 1400 personnes commis en Israël par le Hamas le 7 octobre ». Mais cet amendement n'a guère suscité l'attention et certains préfèrent continuer à nous diaboliser.

**Qu'est-ce que vous souhaitez désormais ?**

Vivre pour l'éternité. ■

**PROPOS RECUEILLIS PAR VANESSA SCHNEIDER**

**JE NE SERAIS PAS ARRIVÉE LÀ SI... Chaque semaine, « Le Monde » interroge une personnalité sur un moment décisif de son existence. La photographe américaine revient sur le suicide de sa sœur**





**A Berlin, le  
22 novembre 2024.**

FABIAN SOMMER/  
PICTURE-ALLIANCE/  
DPA/AP IMAGES

